

Madrid, le 18 Février 1906

Mon bien cher ami,

je ne t'oubliais pas, c'est que je travaillais pas mal ces jours derniers, et j'oubliais à la fois et les muses et l'amitié. Ainsi, tu ne m'en voudras pas pour cela, et tu me vois d'ailleurs disposé à leur rendre mon culte habituel, non sans quelque joie. Avant tout, je vais te copier quelques vers:

Je t'aime et c'est là mon secret,
Mais je le garde en un coffret
plus beau que celui des dentelles...
et c'est en somme un rêve d'or,
rêve qui prendra son essor
quand tu lui donneras des ailes...

De ce rêve et de sa douceur,
je n'en dis rien, puisque j'ai peur
d'un long regard d'indifférence...
et je préfère à ton refus,
un fantôme à peine entrevu,
un fantôme et mon espérance.

Et je préfère une vision
que ma maîtresse l'illusion
abrite sous ses ailes blanches,
à l'heure où le vent framboise
traverse le pâle baiser
du clair de lune sur les branches...

...Une fée en court cotillon...
s'appelle-t-elle Cendrillon?
s'appelle-t-elle Mélusine?
Oh! je ne le sais même pas...
mais une fée aux jolis bas
ne peut être que ta cousine.

Elle me dit des mots si doux

que je la mets sur mes genoux
comme dans les vieilles légendes
et dans les contes merveilleux...
Elle a comme toi les cheveux,
comme toi les prunelles grandes...

Elle n'a jamais eu pour moi
des mots railleurs, des mots narquois,
de longs regards d'indifférence...
et je préfère à ton refus
ce fantôme à peine entrevu,
ce fantôme de mon espérance.

Janvier 1906

Est-ce que cela te plaît? Tu me demandes, et tu crois en cela être indiscret, pourquoi je t'ai demandé ma silhouette? Et bien! parce que je suis curieux, fantaisiste et vraiment indiscret, moi. Il n'y a pas d'autres raisons. Veux-tu savoir ce que j'en pense? Eh bien! que je la garderai dans mes papiers comme souvenir... Certains passages ne me conviennent pas, ou plutôt ne conviennent pas à l'aquarelle, et par exemple, la digression sur les ratés, à la seconde page; il était de même inutile de faire intervenir le jugement de Richepin, de la première à la dernière ligne.

A propos tu me copieras *Les Glas*;¹ tu as eu la chance de lire *Le Flibustier*,² j'en connais seulement l'analyse, et sache que je n'ignorais pas le poète sentimental, et que mes dernières imprécations n'avaient pas, dans mon intention, l'importance que tu veux bien leur attribuer.

Et je te parlerai de tes vers maintenant. J'ai relu *Menuet*, et je n'en vois plus les défauts. Le rythme en est agréable et je le dirai cent et mille fois. Ce qui me déplaisait, je crois, c'était la marquise, parce que tu n'as pas vu de marquise ni de Menuet. J'aime que l'on demande toujours ses chansons à ses propres souvenirs; c'est ainsi que le sentiment les anime et les fait vivre, et lorsqu'il y a du sentiment, l'imagination ne fait pas de difficultés pour s'y mêler. J'aurai donc préféré ta couturière et j'ai été heureux de la trouver dernièrement:

1 Ouvre de Jean Richepin.

2 Ouvre (1888) de Jean Richepin, que servit de base à l'opéra homonyme de César Cui.

Vous brodiez un nom en riant gaîment
de mon fade esprit et de mes sottises;
Il me souviendra...

Et je ne me souviens plus moi! Et maintenant, nous allons l'examiner au microscope, ta fleur desséchée, avec toutes les précautions d'un botaniste. Je te dirai d'abord qu'une fleur desséchée, c'est trop vieux, c'est aussi du sentimentalisme vieillot (il est vrai que j'ai fait, autrefois, des vers sur de tels sujets). Voici maintenant des expressions qui me paraissent et te paraîtront sûrement banales: «un sein pâle de vierge»; «un frais matin d'été»; «une chaude caresse» - «desséchée et morte de tristesse» - «elle alla s'abîmer» - «une sœur de» - «pétales défunts»...

Et c'est trop pour douze vers. Et voici une autre expression du plus mauvais goût, dans une autre poésie (un peu plus passable à mon sens):

Et vient glacer les cœurs meurtris.

Quant à Suzon elle est trop alerte pour que je puisse la saisir et l'apprécier, mais je suis sûr qu'elle plaira à tes camarades.

Suis-je sincère? Je t'ai peut-être enlevé une illusion, et j'en demeure alors inconsolable, mais j'ai fait mon devoir, et je m'en réjouis. En somme, j'ai respecté: il me souviendra longtemps... et j'ai loué le *Menuet*, dont l'air joli chante dans ma mémoire. Je ferai encore des concessions, pour ne pas paraître suspect, et je sauverai quelque pétale de la fleur desséchée:

(elle alla s'abîmer) dans un livre d'amour,
dans un livre d'amour... je ne sais plus la page
sur laquelle s'exhale encore son parfum...

Et pour terminer, je citerai encore ce vers qui décidément me charme:

Vous brodiez un nom en riant gaîment...

Et je reviens à ma lettre proprement dite. Mais que te dirai-je? Ma vie est monotone, tout comme la tienne, et assurément les impressions sont rares, car il fait froid. Je n'admire que le ciel; il est très beau, certains jours, mais le vent du Guadarrama le traverse, s'y promène en roi, et vient mettre à l'épreuve nos carcasses; il est subtil.

Je félicite Fournié; donne-lui connaissance de cette lettre; elle est en somme adressée aux survivants du club; et qu'il ne se fâche pas, si je ne lui écris pas en

particulier. Donne le bonjour à Cognacq, à Morer et à ton frère, puisqu'ils ne m'oublient pas encore et je vous serre la main, ô dignes et triomphants équipiers!

Votre ami dévoué

Joseph PONS

J'ai encore deux pages à ma dispositions, je copierai un souvenir, en prose; j'ai bien d'autres vers, mais ils ne sont pas sous ma main, en ce moment.

«Une odeur de résine m'emplit le nez, tourbillonne dans ma tête. Au-dessus d'un torrent tout vert de micocouliers, je revois la côte ardue de la colline, et je respire encore la senteur forte des lavandes mêlée au parfum énervant de la salsepareille.

«Je m'accroche aux plantes, j'arrive au sommet sous la frissonnante majesté des pins; une bouffée de vent passe sur mon front, le presse comme d'un bandeau, flotte au-delà des tempes. La plaine s'étend, coupée par la ligne argentée de la Têt, langoureuse, avec le lointain fil bleu de la mer à l'arc brun des collines.

«Et je cours, presque faune, enjambant les genêts, malgré leurs piqûres, foulant les thym, cueillant au passage les durs rameaux de bruyère, afin d'admirer leurs clochettes. Ou bien je me suspends aux branches d'un arbousier, parmi les boules rouges de leurs fruits, trop éloignées, au-dessus d'un précipice; et dans mon souvenir glisse l'histoire d'Eve.

«Et maintenant c'est le repos. Et je me suis allongé, le visage au ciel. Les nuages semblent vouloir me distraire; peu à peu ils se transforment en écharpes blondes, si diaphanes et fines, qu'un oiseau du crépuscule les franchirait d'un coup d'aile et que l'on pourrait suivre son vol au-dessus; là-bas, les Pyrénées sont violettes, presque brunes déjà; il est donc l'heure de quitter ma colline, en courant.»

3 Février 1906.